

A C T E III.
SCENE I.

Le Théâtre represente la place publique ou sont plusieurs Colonnes, aux quelles sont attachés les chiffres & les boucliers des Chevaliers; sur les devant il y a une colonne sans Boucliers.

TANCREDE suivi de deux Ecuyers qui portent sa lance, son écu &c. ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!

Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrede est heureux! que ce jour m'est prospère!

Tout mon sort est changé. Cher ami je te dois
Plus que je n'ose dire — & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCREDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

AL-

A L D A M O N.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combatu ;
 Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;
 J'admire d'assez près votre haute vertu ;
 C'est-la mon seul mérite : élevé par mes maîtres ;
 Né dans votre maison je vous suis asservi.
 Je dois...

T A N C R E D E.

Vous ne devez être que mon ami.

— Voilà donc ces remparts que je voulais défendre ;
 Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
 Ces murs qui m'ont vû naître, & dont je suis banni !
 — Appren-moi dans quels lieux respire Aménai-
 de.

A L D A M O N.

Dans ce palais antique où son père réside ;
 Cette place y conduit ; plus loin vous contem-
 plés
 Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
 Ces vaillans Chevaliers, ce Sénat intrépide,
 Qui font les loix du peuple & combattent pour
 lui,
 Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
 S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
 Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
 Dont la pompe guerrière annonce aux nations,
 La splendeur de leurs faits, leurs nobles entre-
 prises.

Vôtre nom seul ici manquait à ces grands noms.

T A N C R E D E.

Que ce nom soit caché, puis qu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses Ecuvers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en
bute ;

Que mes armes sans faste, emblème des dou-
leurs,

Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murail-
les.

(Les Ecuvers suspendent ses armes aux places vides,
au milieu des autres trophées.)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
Les mots en sont sacrés ; c'est, l'amour & l'hon-
neur.

Lorsque les Chevaliers descendront dans la
place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être in-
connu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est
venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(à Aldamon.)

Quel est leur chef, ami ?

AL.

A L D A M O N.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez sçu, le respectable Argire.

T A N C R E D E (*d part.*)

Père d'Aménaïde! . . .

A L D A M O N.

On le vit trop longtemps
Succomber au parti dont nous craignons l'em-
pire.

Il reprit à la fin sa juste autorité :
On respecte son rang, son nom, sa probité :
Mais l'âge l'affaiblit ; Orbassan lui succède.

T A N C R E D E.

Orbassan ! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrede !
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
Ah ! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

A L D A M O N.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'ab-
horre ;

On vous y persécute ; ils sont affreux pour moi.

TAN.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
 Cours chez Aménaïde, & parais devant elle:
 Di-lui qu'un inconnu brulant du plus beau zèle,
 Pour l'honneur de son sang, pour son auguste
 nom,
 Pour les prospérités de sa noble maison,
 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
 D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque
 accès.
 On y voit avec joie, on accueille, on honore,
 Tous ceux qu'à vôtre nom le zèle attache enco-
 re.
 Plût au ciel qu'on eut vû le pur sang des Français
 Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
 Quelque soit le dessein, Seigneur, qui vous in-
 spire,
 Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses Ecuers au fond.

IL fera favorable : & ce ciel qui me guide,
 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde
 Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
 Au véritable amour, au véritable honneur,
 Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
 Par-

Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
 Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
 Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un
 affront.

Loin des camps des Césars, & loin de l'illirie,
 Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
 De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
 Après Aménaïde est si chère à mon cœur!

J'arrive ; un autre ici l'obtiendrait de son père!
 Et sa fille à ce point aurait pû me trahir!

Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?
 Quels sont donc les exploits dont il doit s'ap-
 plaudir ?

Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
 A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
 Qui des plus grands héros serait la récompense,
 Qui m'appartient du moins par les droits de l'a-
 mour ?

Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
 Après mon trépas même elle serait fidèle,
 L'oppressé de mon sang ne peut régner sur
 elle :

Oui, ton cœur m'est connu ; je n'en redoute rien,
 Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
 Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance,



S C E N E III.
TANCREDE, ALDAMON,
TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu fors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, condui mes
pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime,
La gloire vous attend aux tentes des Césars.
Elle n'est point pour vous dans ces affreux rem-
parts.

Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon
cœur!

Qu'as-tu vû? que t'a dit? que fait Aménaïde?

AL-

A L D A M O N.

J'ai trop vû vos desseins... Oubliez-la, Seigneur

T A N C R E D E.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

A L D A M O N.

Son père a ce matin signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée...

T A N C R E D E.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

A L D A M O N.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. — Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

T A N C R E D E.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise,
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

A L D A M O N.

Seigneur, ce sont les moindres coups,
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

T A N C R E D E.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève, — parle, — hélas!

A L D A M O N.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lors

Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie ;
 C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos
 vœux,
 L'infidèle Seigneur vous trahissait tous deux.

T A N C R E D E.

Pour qui ?

A L D A M O N.

Pour une main étrangère, ennemie,
 Pour l'oppresser altier de nôtre nation,
 Pour Solamir.

T A N C R E D E.

O Ciel ! ô trop funeste nom !
 Solamir ! . . . dans Bizance il soupira pour elle,
 Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur ;
 Elle n'a pû trahir ses sermens & mon cœur ;
 Tant d'horreur n'entre point dans une ame si
 belle,
 Elle en est incapable.

A L D A M O N.

A regret j'ai parlé :
 Mais ce secret horrible est par tout révélé.

T A N C R E D E.

Ecoute, je connais l'envie & l'imposture :
 Eh ! quel cœur généreux échape à leur injure !
 Proscrit dès mon berceau, nourri dans le mal-
 heur,
 Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvra-
 ge,
 Qui d'états en états ai porté mon courage,
 Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
 De-

Depuis que je suis né, j'ai vû la calomnie
 Exhaler les venins de sa bouche impunie,
 Chez les Républicains, comme à la Cour des
 Rois.

Argire fut longtemps accusé par sa voix;
 Il souffrit comme moi; cher ami, je m'abuse,
 Ou ce monstre odieux régne dans Syracuse.
 Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons,
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
 De l'esprit de parti je sçai quelle est la rage;
 L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
 Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclair-
 rer.

A L D A M O N.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous
 dire,
 On l'arrache des bras du malheureux Argire;
 Elle est aux fers.

T A N C R E D E.

Qu'entends je?

A L D A M O N.

Et l'on va la livrer,
 Dans cette place même, au plus affreux suplice.

T A N C R E D E.

Aménaïde!

A L D A M O N.

Hélas! si c'est une justice,
 Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
 On pleure, mais, Seigneur, on se borne à pleu-
 rer,

D

TAN-

T A N C R E D E .

Aménaïde ! ô cieux ! . . . croi - moi , ce sacrifice ,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas .

A L D A M O N .

Le peuple au tribunal précipite ses pas ;
Il la plaint , il gémit , en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide ,
Turbulent , curieux avec compassion ,
Il s'agite en tumulte autour de la prison .
Etrange empressement de voir des misérables !
On hate en gémissant ces momens formidables .
Ces portiques , ces lieux que vous voyez dé-
ferts ,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts .
Eloignez - vous , venez .

T A N C R E D E .

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant , les yeux baignés
de pleurs ?
Ses sui vans consternés imitent ses douleurs .

A L D A M O N .

C'est Argire , Seigneur , c'est ce malheureux
père . . .

T A N C R E D E .

Retire - toi , — surtout ne me découvre pas .
Que je le plains !

SCE.

SCENE IV.

*ARGIRE dans un des côtés de la Scène,
TANCREDE sur le devant, ALDAMON
loin de lui dans l'enfoncement.*

A R G I R E.

O Ciel ! avance mon trépas ;
O mort ! vien me fraper, c'est ma seule prière !

T A N C R E D E.

Noble Argire, excusez un de ces Chevaliers
Qui contre le Croissant déployant leur bannié-
re,
Dans de si saints combats vont chercher des
lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guer-
riers.

Je venais, — pardonnez — dans l'état où vous
êtes,

Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

A R G I R E.

Ah ! vous êtes le seul qui m'osiez consoler,
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrê-
me.

A qui parlai-je ? hélas !

T A N C R E D E.

Je suis un étranger,

D 2

Plein

Plein de respect pour vous, touché comme
 vous-même,
 Honteux & frémissant de vous interroger,
 Malheureux comme vous. — Ah! par pitié, —
 de grace,
 Une seconde fois excusez tant d'audace.
 Est-il vrai? — votre fille! — est-il possible? —

A R G I R E.

Hélas !

Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

T A N C R E D E.

Elle est coupable ?

A R G I R E (*avec des soupirs & des pleurs.*)

Elle est ... la honte de son père !

T A N C R E D E.

Votre fille! ... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
 Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
 Que si la vertu même habitait sur la terre,
 Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
 Elle est coupable ! ô jour ! ô détestables bords !
 Jours à jamais affreux !

A R G I R E.

Ce que me désespère,

Ce qui creuse ma tombe, & ce qui chez les
 morts

Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
 C'est qu'elle aime son crime, & qu'elle est sans
 remords.

Aussi, nul Chevalier ne cherche à la défendre :

Ils

Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel,
Et malgré nôtre usage antique & solennel,
Si vanté dans l'Europe & si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outra-

ge,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir,
Ma douleur s'en accroit, ma honte s'en augmen-

te:
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

T A N C R E D E.

Il s'en présentera: gardez-vous d'en douter.

A R G I R E.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flater?

T A N C R E D E.

Il s'en présentera, — non pas pour vôtre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter; —
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour vôtre gloire, & pour vôtre
vertu.

A R G I R E.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flater: — qui combattra?

T A N C R E D E.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & si le ciel féconde ma vaillance,

Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,

De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous
envoye.

Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.

Ah! ne puis-je sçavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance?

Tout annonce à mes yeux vôtre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.



SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE,
Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (à Argire.)

L'Etat est en danger, songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
So.

Solamir veut tenter le destin des batailles ;
 Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en
 croyez,

Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
 Insupportable, horrible, à nos sens effrayés.

A R G I R E.

Il suffit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste,
 C'est d'aller expirer au milieu des combats.

(montrant Tancrede.)

Ce brave Chevalier y guidera mes pas ;
 Et malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
 Je périrai du moins en servant ma patrie.

O R B A S S A N.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.
 Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups.
 Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare.
 Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare ;
 On approche.

A R G I R E.

Ah ! grand Dieu.

O R B A S S A N.

Les regards paternels
 Doivent se détourner de ces momens cruels.
 Ma place me retient, & mon devoir sévère
 Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
 L'inexorable loi ne sçait rien ménager :
 Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
 Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
 Qui peut vous retenir ? & qui peut vous forcer
 A voir couler le sang que la loi va verser ?
 On vient, éloignez-vous.

TANCREDE (à Argire.)

Non, demeurez mon père.

ORBASSAN.

Eh qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur;
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

SCENE VI.

*La Scène s'ouvre, on voit AMENAIDE
au milieu des Gardes; les Chevaliers, le
Peuple remplissent la place.*

ARGIRE (à Tancrede.)

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets, — c'est ma fille elle-
même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAIDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équita-
ble.
Des profanes humains la foule impitoyable
Par-

Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez
part

Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous &
moi.

Organes odieux d'un jugement inique,
Qui, je vous outrageais, j'ai trahi vôtre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Qui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux.
J'offensais Orbastan, qui fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est dûe à mon offense,
Frappez; mais écoutez; sachez tout mon mal-
heur.

Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes
sans peur.

Et vous, mon père, & vous, témoins de mon
suplice,

Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice

(appercevant Tanorède.)

Aurait pu... Ciel! ô ciel! qui vois je à ses côtés?
Est-ce lui?... je me meurs.

(elle tombe évanouie entre les gardes.)

T A N C R E D E.

Ah! ma seule présence,
Est pour elle un reproche! il n'importe, — ar-
rêtez,

Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense;

D 5

Je

Je suis son Chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins con-
damné,

Daigne avouer mon bras, propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes Chevaliers, c'est le plus beau parta-
ge.

Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts. —
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.

(il jette son gantelet sur la Scène)

L'oses-tu relever ?

O R B A S S A N.

Ton arrogance insigne,
Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur :
*(Il fait signe à son Ecuyer de ramasser le gage de ba-
taille.)*

Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.

Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloi-
re.

T A N C R E D E.

Peut-être il en aura des mains de la victoire,
Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein ;
Mais

Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

O R B A S S A N.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sçachez, Compagnons, qu'en quittant
la carrière,
Je marche à vôtre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

T A N C R E D E.

Viens : & vous, Chevaliers, j'espère qu'au-
jourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.



S C E N E VII.

ARGIRE sur le devant. AMENAÏDE au fond, à qui l'on a ôté les fers.

A M E N A I D E (*revenant à elle.*)

Ciel ! que deviendra-t-il ? si l'on sçait sa nais-
sance,
Il est perdu.

A R G I R E.

Ma fille. . . .

A M E N A I D E *appuyée sur Fanis, & se retournant vers son père.*

Ah ! que me voulez-vous ?
Vous

Vous m'avez condamnée.

A R G I R E.

O destins en courroux !

Voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignerez-vous ac-
corder ?

Est-ce justice ou grace ? Ah ! je tremble & j'espè-
re.

Qu'as-tu fait ? & comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

A M E N A I D E.

Avec les yeux d'un père. —

Vôtre fille est encor au bord de son tombeau.
Je ne sçai si le ciel me sera favorable.

Rien n'est changé : je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inalté-
rable.

Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cause est si belle, — & qu'on ne connaît
pas.

A R G I R E.

Vien ; mes tremblantes mains rassureront tes
pas.

Ciel ! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troisième Acte.